

ÉGARÉ

“Faudra-t-il inviter Fernand ? avais-je demandé à Caroline, ma sœur et mon intendante.

—Mais certainement, et je ferai mettre une alose à l'oseille.”

L'alose doit être mangée avec recueillement à cause de la quantité d'arêtes qu'elle renferme, or Fernand est bavard : il parlera, nous l'écouterons, et ma sœur (l'inquiétude personnifiée) ne tremblera pas pour la chère existence de son Olivier et des quelques amis réunis chez nous.

Ce mardi soir est arrivé, Fernand bavarde, on sert l'alose. Caroline interrompt le causeur :

“Surtout, monsieur Fernand, ne nous faites pas rire !

—Oh ! mademoiselle, ceci n'est pas risible, mais plutôt émouvant. Donc, reprend-il, j'avais laissé passer sans m'en apercevoir la gare où je devais descendre du train ; cette étourderie me forçait à refaire à pied le trajet inutilement parcouru en chemin de fer. Le garde-barrière me conseillait la route du bois, un paysan travaillait à son champ, je lui demandai d'être mon guide :

“Vous n'avez pas besoin qu'on vous conduise, me dit-il. Prenez sur votre main droite, vous enfilerez le troisième sentier à gauche, en face du grand hêtre, vous continuerez toujours tout droit jusqu'à la “croisée” des chemins, là vous trouverez des poteaux avec des inscriptions.

—Mais si je me trompe de sentier, si je m'égaré !

—Si vous avez peur de vous perdre, retournez au chemin de fer et attendez le “prochain convoi.”

“Il était deux heures, le “prochain” convoi passait à dix heures du soir. Je hasardai une dernière question :

“Ne pourrait-on pas trouver au village un gamin ?...”

—Tous sont à l'école ou aux champs et personne n'a le temps de vous mener.”

“J'entrai dans le bois. Le chemin se rétrécissait de plus en plus, les arbres se rejoignaient en voûte ; çà et là, une trouée lumineuse, un coin de ciel bleu déchiqueté ; les rayons du soleil dorèrent le feuillage et m'arrivaient tamisés, verdés et rafraîchis.

“Jusqu'à là, je n'avais vu qu'un sentier à gauche et cependant je marchais depuis longtemps, cueillant des fraises et des mûres pour me distraire ; tout à coup, à droite, le “grand hêtre” m'apparut : un bel arbre, au tronc lisse et droit, aux feuilles vernies et doublées de drap blanc ; il portait à un mètre cinquante du sol le collier rouge des “réserves”, un sentier commençait en face... vingt pas plus loin.

“Il était bien tortueux, ce sentier : des touffes de genêts épineux l'encombraient et s'accrochaient à moi avec une tenacité exaspérante ; je me jetai dans le taillis, et perdis de vue la raie dorée des genêts fleuris... Pendant une heure j'errai à travers bois, tournant autour des arbres et des buissons et me retrouvant plusieurs fois au même endroit ; enfin j'aperçus un nouveau sentier que je suivis jusqu'au bout au mépris de mes vêtements et des blessures cuisantes des épines ; quand j'arrivai à une clairière, il était cinq heures et demie !

“Assis au pied d'un arbre, un vieil Alsacien gardait deux petites filles et une brebis et son agneau ; les enfants très turbulents gambadaient avec l'agneau ; le vieillard souriait béatement à leurs ébats.

“Je racontai mes aventures à l'Alsacien, il rit de bon cœur de mon troisième sentier à gauche et surtout du “grand hêtre” (un tremble, paraît-il).

“Monsieur, me dit-il, vous tournez le dos au pays où vous allez, vous êtes à l'extrémité opposée de la forêt, il y a bien quatre ou cinq lieues d'ici là-bas. Venez chez nous, vous dinerez et je vous donnerai mon lit. Demain, je vous mettrai dans le bon chemin.”

“Que faire ?... Je suivis le brave homme ; il me conduisit à une petite maison bâtie sur la lisière du bois et tout enguirlandée de lierre et de vigne vierge. La fille de l'Alsacien, une grande blonde coiffée d'un nœud noir, me reçut comme un prince ; à sept heures le mari rentra, blond aussi celui-là et bienveillant comme les autres. On se mit à table, en découvrant une soupe au persil ; la femme excusa le mauvais dîner qu'elle allait m'offrir : “Des gens comme eux ne pouvaient pas manger tous les jours de la viande ! Si elle avait pu se douter que je viendrais, elle m'aurait servi du veau à la compote de prunes ou toute autre chose de bon..., de la cuisine du dimanche.” Le dîner était excellent, je mangeai comme un ogre, mon hôtesse semblait enchantée de me voir un appétit si flatteur pour ses talents culinaires.

“En dînant on causa, de l'Alsace d'abord ; puis des fillettes, bien gentilles toutes deux ; la grande s'empressait déjà auprès de sa mère et l'aidait de son mieux, la petite grimpa sur les genoux de son grand-père, sur ceux de son père et même sur les miens. Ces gens-là se trouvaient heureux, ils avaient tous une bonne santé et n'en demandaient pas plus ; ils m'intéressaient, j'aurais voulu leur faire plaisir et je questionnais pour connaître leur désir s'ils en avaient un ; à force de diplomatie, je sus que le mari travaillait deux heures de plus tous les jours et qu'on faisait des prodiges d'économie pour acheter un morceau de terre ; celui qui les tentait, valait soixante-dix francs, cela ne s'économise pas vite ! Ils troublaient tous de voir le terrain leur échapper ; je me promis de l'acheter en leur nom. Après bien des prières, le vieux avait consenti à garder son lit et je devais coucher dans le grenier sur le foin ; on me donna un drap en m'expliquant que je devais faire un nœud au coin, m'en coiffer comme d'un bonnet de coton, me rouler ensuite dans la toile et me glisser dans le foin jusqu'au cou. Je suivis de point en point les instructions de mes hôtes et, quand je fus bien installé, le sommeil ne vint pas.

“Je trouvais le champ bien cher, soixante-dix francs ! ce serait une prodigalité ridicule ! L'hospitalité de ces braves gens était certainement d'une cordialité attendrissante, mais enfin... oh ! non, pas soixante-dix francs ! cinq francs ! et je pourrais peut-être offrir d'avancer trois louis... Il faudrait voir, on ne s'engage pas ainsi à la légère avec des inconnus.” Le lendemain, quand je descendis, la soupe était prête et aussi bonne que la veille, le vieux s'offrit de nouveau pour me mettre “dans le bon chemin” ; je pris congé de mes hôtes et voulus payer mon écot ; malgré toute ma bonne volonté et l'habileté que je désirai employer dans cette circonstance, j'échouai ; les braves gens allaient se fâcher, je remis mon écu dans mon gousset. A ce moment, la plus petite des fillettes s'approcha de moi,

me tendit ses joues roses et un morceau de pain.

“Je fus un instant interdit, les parents se confondirent en excuses et l'aînée des enfants me donna des explications : souvent des pauvres passaient, ils dinaient à la chaumière, couchaient dans la bergerie, et le matin on leur faisait porter du pain par la petite “afin de l'habituer à être bonne pour les malheureux”.

“Je me croyais bien savant et une petite fille de trois ans, enfant de pauvres gens, venait de me donner une leçon... de celles qu'on n'oublie pas.

“Quelques jours après, mes hôtes devaient propriétaires du champ qu'ils convoitaient.

“Comme souvenir, j'avais demandé à conserver le morceau de pain de la petite fille ; je l'ai encore. Vous me direz que ce souvenir m'a coûté un peu cher, conclut Fernand ; cependant c'est la seule dépense que je n'aie jamais regrettée.”

J'étouffais de rire dans ma

serviette : Fernand ne se rappelait pas que, pour payer sa bonne action, il avait puisé dans ma bourse.

“Ah ! mon Dieu ! fit ma sœur avec épouvante : Olivier s'étrangla encore ! Nous ne mangerons plus d'alose, c'est trop dangereux !”

OLIVIER BACELLE.



Le vieillard souriait à leurs ébats. (P. 9, col. 1.)

CE QU'IL CHERCHAIT

Mme BOLLER visite les paysans du “petit trou pas cher” où elle a une villa. Mme Boncoeur veut faire de la popularité à bon marché et feint de s'intéresser énormément au sort des campagnards.

—Eh bien, Jean, dit-elle à l'un d'eux, j'ai oui dire que vous cherchiez une femme ?

—Bé sûr, que non, Madame, révérence parler, c'est une fille que je cherche, une fille qui veuille bien devenir ma femme.

QUESTION INDISCRÈTE

Le Recorder.—Quel âge avez-vous, Madame ?

La plaignante.—Me faut-il répondre à cette question ?

Le Recorder.—Mais certainement.

La plaignante.—Je croyais, Votre Honneur, que l'on ne devait pas porter témoignage contre soi-même.

PAS DE DANGER

Un client.—Garçon, regardez un peu. Il y a une épingle dans la soupe. Supposez que je l'ai avalée.

Le garçon (examinant l'épingle).—Elle ne vous eut fait aucun mal, Monsieur. C'est une épingle de sûreté pour nourrices.